

# et civilisation

Elle est ensuite une politique conçue pour susciter une dynamique fondée sur la primauté de la production sur la distribution et du devoir sur le droit : «Une politique qui ne parle pas à un peuple de ses devoirs, mais uniquement de ses droits, n'est pas une politique mais une mythologie ou une sombre mystification.» Le développement, autant que les grandes réalisations de l'histoire, ne sont accessibles qu'aux hommes qu'habite une idée, une mission, une «chaleur» (au sens thermodynamique qui veut qu'il n'y a «travail» que s'il y a «chaleur»). Ce sont ces facteurs qui sont à l'origine des miracles économiques et des réussites sociales. Il écrit dans le «MME» : «L'économie n'est pas une affaire de création de banques ou de construction d'usines uniquement. C'est avant tout la formation de l'homme et son attitude nouvelle face à tous les problèmes... L'économie, non-obstant la conscience doctrinale dont elle découle, est la matérialisation de la civilisation.»

Bennabi était à la base un ingénieur en électricité. Il est devenu avec ses idées énergéticien : «La loi des échanges qui commande la vie sociale ne se réduit pas en effet au simple schéma d'un équilibre entre production et consommation : un tel équilibre serait mortel, puisqu'il ne rendrait possible qu'une utilisation des produits sans aucun accroissement des forces productrices. Davantage, un tel équilibre n'est même pas concevable, et c'est le sens du principe de Carnot en thermodynamique : pour qu'il y ait manifestation d'énergie, il faut une potentialisation, c'est-à-dire une accumulation d'énergie, donnant lieu à une chute de potentiel, comme la différence des températures dans une machine thermique, ou le voltage dans une machine électrique. Ce que nous appelons le "besoin" doit être considéré comme une chute de potentiel sur le plan des énergies sociales» («VI»).

Les facteurs fondamentaux sur lesquels repose une civilisation (l'homme, le sol et le temps) sont convertis en facteurs de production. A ces facteurs «objectifs», s'ajoute un facteur «subjectif» de nature psychologique, idéelle, qui va jouer le rôle de principe actif. Le catalyseur n'est pas K (le capital), mais I (l'idée). Ainsi, l'économie est fondue dans une théorie de la civilisation : «Un système économique s'oriente par les forces morales qui lui donnent une signification humaine, une finalité historique.» Dès lors, la définition que donne Bennabi au sous-développement n'est plus économique, mais surtout psychologique et sociologique : «Le sous-développement n'est qu'un aspect du problème de l'homme qui n'a pas appris ou qui a désappris l'usage de ses moyens primaires — le sol et le temps — d'une façon efficace, en notant que c'est l'efficacité de l'homme qui détermine celle des autres facteurs. Réduire l'efficacité de l'individu, c'est donc réduire le sous-développement de la société. Par conséquent, quand nous faisons un parallèle entre le développement et le sous-développement au niveau du collectif, ou encore entre l'efficacité et l'inefficacité au niveau de l'individuel, c'est une comparaison des niveaux culturels que nous faisons entre une culture d'une part et quelque chose qu'on peut — pour demeurer dans l'esprit de notre systématisation — caractériser par ailleurs comme une inculture» (*Perspectives algériennes*).

Quand il rédige en 1956 *L'afro-asiatisme*, il réserve un chapitre aux «principes d'efficacité d'une économie afro-asiatique» où il interprète de la même manière la situation de sous-développement des peuples afro-asiatiques : «L'économie n'a pas pris dans la conscience du monde afro-asiatique le développement qu'il a pris en Occident dans la conscience et dans la vie de l'homme civilisé. Depuis des siècles déjà, l'économie était en effet devenue en Occident une base fondamentale de la vie sociale, une norme

essentielle de son organisation. En Orient, elle demeurerait par contre au stade d'économie naturelle, non organisée... La société orientale n'était pas appelée par ses nécessités internes à fonder comme la société occidentale une doctrine économique tels le capitalisme ou le communisme. Elle n'y était pas appelée en raison d'une psychologie particulière nouée depuis des siècles sur un idéal de renoncement...»

La théorie économique classique a été construite sur l'idée de base d'un «homo oeconomicus» programmé par la nature pour rechercher son bonheur en réalisant des profits. Cette idée dérive elle-même de la philosophie humaniste mise en valeur par la Renaissance qui, renouant avec la pensée antique, place l'homme au centre des préoccupations. Or, cette vision de l'univers qui a

***Après l'indépendance de l'Algérie, la plupart des articles de Bennabi ont pour sujets l'économie, le développement, l'efficacité économique. A l'époque où il écrivait, le pétrole n'avait pas encore le poids qu'il allait avoir dans les économies des pays producteurs et dans les relations internationales après la guerre d'Octobre 1973, mois où il était mourant. Avec le quadruplement des prix en 1973, puis les «chocs» suivants, l'Algérie allait disposer de ressources nouvelles et imprévues pour financer une politique économique qui allait de plus en plus s'éloigner de ce qu'il souhaitait.***

donné lieu aux courants matérialistes est spécifique à l'Occident. Ni les civilisations du Moyen-Orient ni celles de l'Extrême-Orient ne connaîtront cette évolution et cette tendance à tout ramener à la terre. Le cartésianisme voudra établir une harmonie entre la raison humaine et le principe divin mais il sera dépassé par le matérialisme, le rationalisme, le positivisme et le marxisme.

Dans le premier paragraphe de l'introduction au «PC» Bennabi écrit : «Les multiples problèmes qu'on classe en général sous le terme de sous-développement sont en fait les expressions différenciées d'un seul et unique problème qui se pose dans tout pays sous-développé, celui d'une civilisation, à condition toutefois de prendre ce mot dans une acception restrictive, je veux dire moins généralisée que celle qui lui donne d'habitude l'anthropologie. Autrement dit, la civilisation n'est pas toute forme d'organisation de la vie humaine dans toute société, mais une forme spécifique propre aux sociétés développées.» Comme pour le conforter dans ces considérations, la presse du mois de juin 1958 publie un article sur la famine selon lequel dix-huit des trente-quatre plus grandes famines recensées dans l'histoire humaine ont eu lieu en Inde dont la dernière en 1943 où, rien qu'au Bengale, elle fit deux millions de victimes qui se sont laissées mourir sans toucher aux vaches. Il note dans ses *Carnets* : «Ce détail montre combien est juste la thèse que le facteur économique n'explique pas toute l'histoire puisque la faim elle-même résiste chez l'individu grâce à un mécanisme psychologique qui n'obéit à aucune loi économique.»

Après la Seconde Guerre mondiale, des théories «développementalistes» apparaissent, réduisant le phénomène du «développement» à une question de facteurs de production. L'économie politique marxiste avait préparé le terrain à cette approche, d'autant qu'elle semblait confirmer son «efficacité» en Union soviétique. On pensait pouvoir se suffire de la compétence des experts. Ce n'est qu'après avoir constaté l'échec de cette approche mécaniste que des intellectuels et des économistes s'avisent de s'intéresser au rôle de la culture et de la psychologie dans la problématique du développement. Bennabi a été l'un des premiers à le

faire. Dans la reconstruction de l'Allemagne et du Japon après la Seconde Guerre mondiale en des délais extrêmement courts, il n'a pas vu les effets du plan Marshall, mais surtout la vitalité des cultures allemande et japonaise. Pour conforter son jugement, il se réfère souvent dans ses articles, ses conférences et ses livres à l'exemple du docteur Schacht qui, après avoir été à l'origine de la relance économique de l'Allemagne entre les deux guerres, n'a pu obtenir les mêmes résultats en Indonésie où il avait été appelé alors que ce pays était doté des meilleurs atouts agricoles et miniers.

Parlant du redressement économique fulgurant de l'Allemagne, Bennabi écrit : «Plus que le nombre de machines, la seule mesure valable du niveau de civilisation d'un pays et de son potentiel social est sa culture. L'Alle-

pays sous-développés où les moyens, tout en étant réduits en raison du degré de développement social, se trouvent en outre comme dégradés dans leur utilisation par certaines lacunes psychologiques... Dans ces pays, ce n'est pas seulement le moyen matériel qui manque, c'est aussi la disposition d'esprit.» Il conceptualise et ramène à une expression l'équation personnelle, ces considérations extra-économiques qui ont pourtant tant à voir avec l'efficacité d'une politique économique : «Un principe d'économie n'a son plein effet, sa pleine efficacité, que dans les conditions que lui offre une expérience sociale donnée. Cette efficacité ne dépend pas de conditions d'ordre strictement économique... Il y a une équation personnelle qui compte infiniment, quoique implicitement, dans cette efficacité... Une technique sociale, un principe d'économie ne sont valables que dans la mesure où ils n'entrent pas en conflit avec les données de l'équation personnelle qui prévaut dans le milieu où on veut les appliquer... Il ne s'agit pas seulement de résoudre une équation économique, mais de l'adapter à une certaine équation personnelle» (le «MME»). Si l'équation biologique de l'homme est partout pareille, l'équation sociale, elle, «varie d'une société à une autre, et dans une même société, d'une époque à une autre, suivant le degré de développement ou de sous-développement». Elle est conférée aux individus par leur société comme un dénominateur commun marquant leur comportement et déterminant leur degré d'efficacité, et devient un déterminisme sociologique : «Quand, dans un pays engagé dans un plan d'industrialisation on constate qu'on peut importer l'équipement nécessaire à l'exécution de ce plan mais qu'il est impossible d'importer aussi la psychologie qui va de pair, on pose en fait indirectement le problème de la culture» (le «PC»). Après l'indépendance de l'Algérie, la plupart des articles de Bennabi ont pour sujets l'économie, le développement, l'efficacité économique. A l'époque où il écrivait, le pétrole n'avait pas encore le poids qu'il allait avoir dans les économies des pays producteurs et dans les relations internationales après la guerre d'Octobre 1973, mois où il était mourant. Avec le quadruplement des prix en 1973, puis les «chocs» suivants, l'Algérie allait disposer de ressources nouvelles et imprévues pour financer une politique économique qui allait de plus en plus s'éloigner de ce qu'il souhaitait. Le développement du pays allait se placer dans une complète dépendance de cette «rente» et du recours à l'endettement extérieur. En parallèle, l'agriculture était soumise à une politique qui allait la déstructurer, la déstabiliser et réduire à néant son rendement. La vulnérabilité et l'extraversion de l'économie algérienne atteignent un niveau absolu, fragilisant les équilibres intérieurs et livrant aux incertitudes du marché pétrolier le budget de l'Etat. Le dirigisme déresponsabilise les agents économiques autres qu'institutionnels ainsi que les citoyens, faisant peser toutes les responsabilités sur l'Etat. C'est ce qui a conduit aux événements d'octobre 1988, date à laquelle l'Algérie est entrée dans un cycle général de crises de toutes natures (économique, financière, sociale, politique, idéologique) et une violence terroriste sans précédent dans le monde.

N. B.

- 1) «Des "ententes" aux conjurations», *la République algérienne* du 25 décembre 1953.
- 2) *La RA* du 11 mars 1949.
- 3) *La RA* du 1<sup>er</sup> juin 1951.
- 4) *La RA* du 1<sup>er</sup> Juin 1951.
- 5) «La réforme agraire en Egypte», *la RA* du 26 septembre 1952.
- 6) *La RA* du 30 avril 1954.
- 7) «Planification et micro-planification», *Révolution africaine* du 20 mars 1968.
- 8) «Le problème de la culture», *Réva* du 10 avril 1968.